Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 20

Artikel: Histoire d'un buste
Autor: H.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189798

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rieuses révélations sur notre organisme, et duquel nous détachons quelques fragments :

« L'organisme humain se développe par la respiration et par la nutrition. Par la respiration, l'air nous nourrit au trois quarts. L'oxigène de l'air entretient le feu de la vie, et le corps est comparable à une flamme incessamment renouvelée par les principes de la combustion. Par la respiration, le sang veineux se transforme en sang artériel et se régénère. Les poumons sont un fin tissu criblé de quatre à cinq millions de petits trous, trop petits pour laisser filtrer le sang et assez grands pour laisser pénétrer l'air. Un perpétuel échange de gaz se fait entre l'air et le sang, le premier fournissant au second l'oxygène, le second éliminant l'acide carbonique.

Mais comme nous ne vivons pas seulement de l'air du temps, il nous faut, à certaines heures indiquées par notre estomac, y ajouter quelques suppléments qui ont bien leur valeur, tels qu'une aile de poulet, un bifteck, un verre de vin, etc. Tout cela passe à travers notre organisme et en renouvelle les tissus, assez rapidement même, car en quelques mois — non pas en sept ans, comme on le croyait autrefois — notre corps est entièrement renouvelé. Toute cette chair dont nous prenons si grand soin aujourd'hui, n'existait pas il y a trois ou quatre mois ; ces épaules, ce visage, ces yeux, cette bouche, ces bras, cette chevelure, et jusqu'aux ongles même, tout cet organisme n'est autre chose qu'un courant de molécules, une flamme sans cesse renouvelée...

Telle molécule qui est maintenant incorporée dans notre organisme, va s'en échapper par l'expiration, la transpiration, etc., appartenir à l'atmosphère pendant un temps plus ou moins long, puis être incorporée dans un autre organisme, plante, animal ou homme. Les atomes qui constituent actuellement notre corps n'étaient pas tous hier intégrés à notre personne, et aucun n'y était il y a quelques mois. Où étaient-ils ? — Soit dans l'air, soit dans un autre corps. Tous les atomes qui forment maintenant nos tissus organiques, nos poumons, nos yeux, notre cerveau, nos jambes, etc., ont déjà servi à former d'autres tissus organiques... Nous sommes tous des morts ressuscités, fabriqués de la poussière de nos ancêtres. Si tous les hommes qui ont vécu jusqu'à cette année ressuscitaient, il y en aurait cinq par pied carré sur toute la surface des continents, obligés, pour se tenir, de monter sur les épaules les uns des autres; mais ils ne pourraient ressusciter tous intégralement, car bien des molécules ont successivement servi à plusieurs corps. De même, nos organes actuels, divisés un jour en leurs dernières particules, se trouveront incorporés dans nos successeurs. Chaque atome d'air passe donc éternellement de vie en vie et s'en échappe de mort en mort: tour à tour vent, flot, terre, animal ou fleur, il est successivement incorporé à la substance des innombrables organismes. Source inépuisable où tout ce qui vit prend son haleine, l'air est encore un réservoir immense où tout ce qui meurt verse son dernier souffle... L'atome d'oxygène qui s'exhale de ce vieux chêne va s'envoler aux poumons de l'enfant au berceau ; les derniers soupirs du mourant vont tisser la brillante corolle de la fleur ou se répandre comme un sourire sur la verdoyante prairie, et ainsi, par un enchaînement infini de morts partielles, l'atmosphère alimente incessamment la vie universelle déployée à la surface du monde. »

Histoire d'un buste

... prise aussi dans les souvenirs de Courbet. Comprenant les bienfaits d'une large hospitalité, l'artiste exilé tenait à ce que le témoignage de sa gratitude pour notre pays fût inoubliable. Guidé par de solides convictions patriotiques, il pensa offrir à la commune de la Tour-de-Peilz un buste de la République, selon l'image de la Patrie, telle qu'il se la représentait.

Jeunet, sculpteur français, né et élevé en Suisse, devait seconder Courbet dans cette œuvre. Mais bientôt les deux artistes, aux aspirations absolument opposées, durent renoncer à la collaboration. Jeunet voulait une République ferme et bonne, réalisant le type de Cornélie, la mère des Gracques dirigeant l'éducation de ses enfants et leur souriant.

Courbet, au contraire, désirait la figure emblématique d'une République énergique, heureuse d'avoir triomphé et regardant crânement l'avenir ; le type de Lucrèce la Romaine préférant la mort au déshonneur.

Définitivement brouillés sur cette question d'esthétique, les deux artistes exécutèrent chacun un buste différent. On trouve un des modèles de la République de Jeunet au Café Vaudois, à Lausanne, et le buste de la République de Courbet est placé sur la colonne (la chèvre) d'une fontaine, à la Tour-de-Peilz.

Ce buste, qui débuta par une brouille entre artistes, faillit amener une révolution dans la paisible et ravissante contrée de La Tour, et causa mille tourments à son auteur.

Une fois modelé, selon, disait Courbet, « l'expression la plus exacte de la République », le peintre, improvisé sculpteur, envoya le moulage à la fonderie X..., à Vevey, où il eut, en vérité, peu de chance.

La première fois, la République sortit de la fonte la figure outrageusement « cretolée », comme convalescente d'une terrible « variole noire ». La seconde fois, la malheureuse avait oublié l'oreille droite dans le moule! Ce pauvre Courbet bouillait de rage et de dépit. Mais, comme il était aussi tenace que brave, il résolut, malgré le danger qu'il courait en rentrant en France, de partir à Besançon y faire couler son buste.

Le gouvernement français, qui eut vent de l'affaire, envoya à Besançon des agents avec mission de s'emparer du proscrit, et des huissiers pour « saisir » le buste, auquel la renommée de l'auteur donnait une grande valeur. Mais, agents et huissiers arrivèrent, comme les carabiniers d'Offenbach, un peu tard! Depuis la veille, Courbet et le buste, qui avait cette fois ses deux oreilles et la figure intacte, avaient rapidement et prudemment repassé la frontière.

La municipalité de la Tour-de-Peilz accepta avec

reconnaissance le don de l'artiste et, de façon à ce que la fontaine fût digne de recevoir sur sa colonne l'œuvre de Courbet, elle en vota la reconstruction. La dépense s'éleva à mille ou douze cents francs. Mais le Conseil général n'entendit point sur ce ton, et il décida, lui, que les frais seraient mis à la charge des municipaux ! Là-dessus, conflit, polémiques, chicanes, démission en bloc de la municipalité, et... tout ce qui s'en suit.

Néanmoins, le jour de l'inauguration du buste arriva. On craignait un « boucan » monstre, une révolution ! En homme prudent, M. le préfet de Vevey envoya sur les lieux un piquet de gendarmerie pour maintenir l'ordre, qui heureusement ne fut troublé que par des chants patriotiques et des feux d'artifices célébrant et éclairant le noble front de la République de Courbet, qui inspira plus tard à Armand Silvestre ces belles strophes que nous voudrions citer en entier et dont voici la première :

Je suis celle qui porte en sa poitrine auguste
L'amour de l'opprimé, l'espérance du juste,
L'éternelle justice et l'éternelle foi !
Je suis la mère ouvrant ses larges bras au monde
Et dont la main tendue, en bien toujours féconde,
Offre à la liberté, pour égide, la loi !

Ainsi finit cette histoire, qui en vaut bien une autre et que nous voulions vous conter.

H. D.

LA PETITE FÉE

Elle avait dix-huit ans, se nommait Rose Berny, et habitait une mansarde au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Antoine.

Chétive, impressionnable, un peu exaltée, elle était cependant charmante.

Ses traits réguliers, ses jolis yeux bleus, ses dents blanches, ses cheveux châtains, fins et abondants, son air doux, sa mise simple et de bon goût, sa propreté parfaite, son maintien décent, faisaient d'elle une créature aussi agréable que sympathique.

Très habile ouvrière fleuriste et travailleuse infatigable, elle était citée également pour sa dextérité et pour son courage, et ses voisins l'appelaient communément « la Petite fée ».

Quant à sa conduite, les plus mauvaises langues n'y trouvaient pas un iota à redire.

Pendant deux ans, sans jamais se plaindre, sans cesser de montrer un dévouement absolu, un amour filial inaltérable, elle avait soutenu sa mère infirme et, lorsque la pauvre femme, épuisée par la maladie, était morte, avait failli mourir, à son tour, de chagrin.

Son deuil durait depuis six semaines, et il ne semblait pas que la peine qu'elle éprouvait, et qu'augmentait la solitude dans laquelle elle vivait, dût diminuer quand une de ses voisines et connaissances, Gabrielle Bertaut, comme elle ouvrière, de plus mère d'une enfant de seize mois, la petite Lucette, alla à l'hôpital, où elle mourut d'une fièvre typhoïde.

Rose Berni, la veille du départ de son amie pour l'Hôtel-Dieu, avait voulu se charger temporairement du baby sur le point d'être abandonné ; en apprenant le décès de Gabrielle Bertaut, elle décida d'élever l'orpheline, et se consacra, sans restriction, à cette tâche, qui détourna heureusement son esprit du souvenir absorbant de sa mère.

Ce qu'elle avait fait avec enthousiasme pour cette dernière, elle le fit avec résolution et joie pour « son bébé », veilla, doubla ses journées, et, à force d'énergie, parvint à porter sans faiblir son fardeau.

Sur l'entrefaite, un ouvrier typographe âgé de vingt-huit ans, bien de sa personne, laborieux et rangé, Félix Ablon, vint habiter le logement occupé précédemment par Gabrielle, et ne tarda pas à entrer en relation amicale avec Rose, dont l'assiduité au travail le touchait.

Rose lui raconta sa vie, l'intéressa, le remplit d'admiration et, peu à peu, lui inspira un amour qu'elle ne tarda pas à partager.

Félix Ablon prit l'habitude de rendre chaque soir visite à la fleuriste, de lire à celle-ci le journal, les faits divers et le feuilleton, s'entend, tandis qu'elle achevait une commande, d'aller avec elle et la petite Lucette, le dimanche, se promener au bois de Vincennes et de dîner ce jour-là, en sa compagnie, dans un restaurant populaire de Saint-Mandé.

Après deux mois et demi d'une cour assidue, loyale et respectueuse, l'ouvrier demanda sa vaillante voisine en mariage, et sa voisine, toute contente de la recherche dont elle était l'objet, accepta de s'appeler madame Ablon.

Mars commençait. On fixa, d'un commun accord, les épousailles au 15 avril, et l'on se prépara, de part et d'autre, par des achats nécessaires, à entrer en ménage.

Mars s'acheva, avril commença, et, chose étrange, au lieu de redoubler d'activité et d'impatience à l'approche du jour où ses vœux les plus chers devaient être comblés, Félix Ablon, qui d'abord avait été tout feu, tout flamme, inventa des prétextes d'ajournement et, par ses lenteurs calculées, rendit impossible la célébration du mariage à la date choisie.

Aimait-il donc moins sa gentille future ? Non. Seulement, il était faible de caractère et se laissait facilement influencer par ses camarades d'atelier. Or ceux-ci, depuis qu'ils connaissaient ses intentions, ne cessaient de le plaisanter sur *sa simplicité et sa grandeur d'âme.*

— Tu es bien bon, lui disait ironiquement l'un, d'épouser une fille-mère.

— Et d'adopter les enfants des autres, ajoutait un second.

— Tu as de la complaisance et de l'argent de reste, gouaillait un troisième.

— Vous vous trompez, repartait-il indigné : Rose est un modèle de vertus et la petite Lucette est une enfant qu'elle a recueillie et dont la mère est morte, l'hiver passé, à l'Hôtel-Dieu.

— Ha ! ha ! ha ! le candide nigaud ! lui répliquait-on de tous côtés en riant aux éclats.

Ces sarcasmes cruels avaient fini par ébranler sa confiance, car il n'était instruit de l'histoire de Lucette que par Rose Berni, et par annihiler son ardeur, à l'étonnement et au vif chagrin de l'ouvrière, qui ne s'expliquait pas son changement radical d'attitude.

Une fois le doute entré dans son esprit, il se demanda si la maternité de Gabrielle Bertaud n'était point une fable inventée par la fleuriste pour masquer une faute, si malgré les excellents renseignements qu'il avait obtenus sur « la Petite fée », il ne se trouvait pas en présence d'une intrigante, et, un soir qu'il rentra plus irrité qu'à l'ordinaire des railleries de ses compagnons, il notifia à Rose Berni qu'il ne l'épouserait que si elle se débarrassait préalablement de la fillette qu'elle élevait.

— Me séparer de mon enfant ! exclama la fleuriste avec réprobation : je préférerais mourir !

— Soit, garde *ton enfant*, releva amèrement le typographe ; tout est rompu entre nous, tu ne me reverras plus.

Et il s'éloigna.

Rose crut qu'il reviendrait, on croit volontiers ce qu'on